

La Revue hebdomadaire (novemb.) commence « L'Enfant au coq », roman nouveau de Mme Lucie Delarue-Mardrus. — De M. Hervé Le Grand : « La retenue sur le traitement des fonctionnaires en 1816 ».

Les Humbles (août-septembre). — « Textes d'enfants » recueillis par M. Maurice Wullens.

La Nouvelle revue critique (décemb.). — M. E. Seillière : « Qu'est-ce que le classique? » — M. L. Le Sidaner : « Un essai de François Mauriac ».

Cahiers du Fleuve (n° 1), 10, quai Chartons, à Bordeaux (nov.). — Vers et prose de MM. Max Jacob, J. Soulié, M. Fombeure, A. Ransan, J. Dalléas, J. Cayrol. — « Mac Orlan », par J. S.

La Revue de Paris (1^{er} déc.) commence « Mme de Krüdener », par M. Abel Hermant,

et la

Revue des Deux Mondes (1^{er} décembre, « La nouvelle Arcadie », roman de M. Maurice Bedel.

Les Marges (10 décemb.) : « Fagus », par M. Eugène Montfort. — « Laronge », nouvelle de M. Jean Fraysse. — « Fin de siècle et nouveau siècle », par M. Michel Puy. — « Poésie », de M. N. Beauvain. — « Bertrand Guégan », par M. Fernand Fleuret. — Conclusion de l'enquête de M. Robert Jaquet sur « l'état actuel de la Littérature ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

A propos de la manifestation de la Salle Pleyel: la crise des Concerts Symphoniques. — Concerts divers. — M. Frederik Goldbeck et M. Gil Marchex.

La **manifestation** qui s'est produite spontanément à la salle Pleyel, et qui fut si violente, à propos des trois airs de *Silbersee* (manifestation que j'ai tout juste pu signaler dans ma dernière chronique sans les commentaires qu'elle comporte), a bien été, comme l'a dit M. Paul Achard dans *Comœdia*, « la première goutte d'eau annonçant l'orage ». Orage salutaire, et qui peut seul dégager le ciel des nuages noirs amoncelés depuis longtemps à l'horizon.

Il s'agit de la vie ou de la mort de nos concerts symphoniques, tout simplement; il s'agit de secouer l'apathie du public responsable, après tout, de l'état de décadence d'une institution sans laquelle la musique ne peut vivre. Il s'agit de ne plus accepter n'importe quoi, n'importe où et n'importe

comment; de faire une différence entre une musique digne de ce nom et une musique dont la basse vulgarité ne peut trouver d'excuse — fût-elle même jouée ou chantée par des artistes dont on regrette qu'ils acceptent de prêter l'éclat de leurs noms à de si pauvres ouvrages. Le salut des concerts symphoniques, dont le nombre augmentait à mesure que les délaissait davantage une foule plus avide de sports que de plaisirs de l'esprit, ne peut être que dans la qualité des programmes et des exécutions et non point dans un abaissement du niveau artistique, car cet abaissement aurait pour effet d'éloigner les derniers amateurs de bonne musique sans attirer pour cela une clientèle moins raffinée.

Donc, ce dimanche où il nous fallut subir les trois lamentables plaintes de M. Kurt Weil, lorsque Mme Madeleine Grey eut achevé la troisième sans que rien jusqu'alors eût troublé l'audition, M. Florent Schmitt cria à pleine voix : « Vive Hitler! » Et comme ce cri causait une grande stupeur, profitant du silence, il ajouta aussitôt : « Nous avons assez de mauvaise musique en France sans accueillir celle que nous apportent les émigrés allemands. » Quoi qu'on ait dit depuis, la manifestation n'a en rien troublé l'audition, puisqu'elle ne s'est produite qu'une fois la dernière note achevée et durant tout le *bis* que la cantatrice crut devoir donner. J'étais pendant tout le concert avec Florent Schmitt et Marcel Delannoy : il n'y eut rien de prémédité dans cette protestation à laquelle la personnalité du manifestant donne tant de portée. Florent Schmitt a pris parti naguère pour Schönberg et l'a défendu avec cette même ardeur qu'il mettait à siffler M. Kurt Weil. Son opinion est d'ordre musical et nullement confessionnel. Peu lui importe, peu nous importe, d'où viennent les ouvrages de génie — ou de simple talent. Mais il paraît intolérable à tous les gens de bon sens que l'on nous impose à grands renforts de bravos une musique dont la seule force réside dans sa bassesse. M. Kurt Weil est l'auteur de la musique de *L'Opéra de Quat'Sous* et de *Mahagonny*, ouvrages — je l'ai dit ici même — qui ne sont point exempts de mérite; mais ces mérites, en quelque sorte avilis, ces procédés d'instrumentation devenus poncifs, le parti pris de platitude, le ressassement des mêmes effets de plainte

mélodramatique et faussement populaire, ce « chiqué » perpétuel, irritent à la longue les plus patients. Il suffisait de *L'Opéra de Quat'Sous*. Il est inutile de se plagier maladroitement soi-même, de recommencer deux, trois et quatre fois la même œuvre, en descendant chaque fois de plusieurs degrés vers le néant. Et il est intolérable de voir que des snobs et des sots — mais les deux mots ne sont-ils pas synonymes? — prennent ce néant pour des richesses, et parce que M. Kurt Weil n'est point d'ici (oh ! non) sont prêts à lui trouver tous les mérites et à l'applaudir quoi qu'il fasse.

C'est contre cette complaisance ridicule — ou cette ignorance lamentable du public — que l'on a protesté après *Silbersee*. Que les habitués des concerts fassent donc eux-mêmes ce contrôle nécessaire des programmes. Qu'ils sortent de leur torpeur. M. Alfred Bruneau le disait très justement dans son article du *Matin* au lendemain de la manifestation : il s'agit d'imposer « une sélection des œuvre étrangères importées ». Il s'agit de n'accepter que celles dont l'intérêt est sûr et de ne pas nous intoxiquer de produits frelatés, alors que nos compositeurs français trouvent si difficilement en France et hors de France à se faire jouer. Certes, la situation des Juifs allemands réfugiés à Paris est digne de grande pitié. Mais il serait injuste que l'on usât de cette pitié pour nous faire accepter des ouvrages dépourvus de toute valeur, ou — comme cela arrive dans les théâtres d'opérette — susceptibles de gâter définitivement le goût du public. Il ne faudrait pas qu'après avoir failli mourir du cancer américain, nous nous laissions infester par le virus judéo-allemand. Nous avons un patrimoine à défendre, une culture à protéger. La musique est internationale? Sans doute. Mais il faudrait que les « échanges » fussent simultanés et de valeur égale, qu'on ne nous fasse point accepter, contre de l'or, de la fange.

M. P.-O. Ferroud, sous le titre « Une mise au point nécessaire », a publié, dans *Paris-Soir*, au lendemain de cet incident, un article qu'il faudrait citer tout entier, et dont voici la conclusion :

Nous n'avons pas l'esprit étroit. Nous croyons savoir dans quelle mesure et de quelle manière l'art doit être international. Nous applaudissons fort bien au succès, à Paris, de Mmes Lotte

Schoene, Lotte Lehmann, Maria Muller, ou de M. Melchior, quand l'Opéra de Vienne engage une Roumaine comme Mme Ursuleac, une Tchèque comme Mme Hadrabova, quand notre Georges Thill ou notre Ninon Vallin partent pour les Amériques, notre Germaine Lubin pour l'Europe Centrale, ou que Londres se prépare à fêter Mme Yvonne Printemps. Nous accueillons un Toscanini ou un Furtwaengler, un Georgesco ou un Bruno Walter comme on accueille à l'étranger MM. Pierre Monteux, Philippe Gaubert, Albert Wolff ou Wladimir Golschmann.

Mais il faut que cela en vaille la peine!

Et puis, ce qui est non seulement admissible, mais souhaitable pour les interprètes demande à être examiné de plus près lorsqu'il est question des compositeurs. Car, pour ce qui est des œuvres, ainsi que nous l'expliquons plus haut, les échanges sont de plus en plus réduits. Et le gros contingent d'émigrés qui s'est réfugié chez nous ne peut, à cet égard, nous procurer aucune compensation ni aucune réciprocité.

Nous irons plus loin: nous déclarerons que, dans le domaine du cinéma sonore et de l'opérette, les directeurs feraient bien d'être, à l'avenir, plus prudents qu'ils ne l'ont été jusqu'ici dans leurs choix s'ils veulent éviter que les esprits ne s'échauffent. Les partitions étrangères ne bénéficient pas, en l'occurrence, d'une simple hospitalité: elles nous envahissent, luxueusement montées, sans avoir l'excuse de la qualité.

Ce n'est pas être chauvin que de défendre, sur ce point, les intérêts de ceux qui nous entourent. Il est regrettable que M. Gabriel Pierné soit obligé d'aller porter son *Fragonard* à la Monnaie de Bruxelles, que MM. Albert Roussel et Marcel Delannoy conservent chacun dans leurs cartons des ouvrages charmants.

Ces « intrigues mercantiles », qui menacent la musique française et qui finiront par la chasser des concerts comme elle l'est déjà des théâtres et des cinémas, M. Paul Dambly les dénonce avec humour dans le *Petit Journal*:

Il importe aujourd'hui de préciser la signification de cet incident, tant en raison de son retentissement jusques au Club du Faubourg (où deux séances lui ont été consacrées) que de la personnalité d'un de ses principaux auteurs, le compositeur Florent Schmitt, illustration de Pécole française dont le caractère et le talent marchent de pair et chez qui l'esprit de secte ne saurait être, à aucun égard, incriminé. M. Florent Schmitt et ses amis, soutenus d'ailleurs par des suffrages éminents, ont voulu protester contre l'introduction « impertinente » dans un programme symphonique

d'une œuvre, prohibée, dit-on, dans son pays d'origine par un chef de gouvernement auquel M. Schmitt rendit, pour ceci même, un hommage inattendu, et dont l'étendard *gammé* ne révèle peut-être, en un certain sens, que la sollicitude musicale. Et ce, à une heure où la musique française, victime, à son propre foyer, de certaines intrigues mercantiles, est gravement menacée. De cette situation, au surplus, le public est dans une certaine mesure responsable, ce public, qui, par discipline mondaine, ne sort de sa retraite qu'à l'appel des festivals exotiques. Puisse être proche le jour où les snobs — ou comme les appelait en bon français Jules Lemaitre, les moutons de Panurge — préféreront s'abreuver à domicile plutôt que de se faire tondre ailleurs.

On ne saurait mieux dire. Toute la presse d'ailleurs a fait entendre le même son de cloche, de *l'Action française* (M. Lucien Rebattet), au *Nouveau Temps* (M. Delannoy), du *Matin* (M. Bruneau), à *Comœdia* (MM. Paul Le Flem et Paul Achard), toute la presse, sauf pourtant M. Emile Vuillermoz qui, dans *Excelsior* et dans *Candide*, a défendu le « prosaïsme pathétique » de M. Kurt Weil (ce qui est bien son droit) et a rapporté que « Florent Schmitt *seul* avait protesté contre cette esthétique dont il est l'ennemi ». Ce *seul* ferait douter de l'acuité auditive et visuelle de M. Vuillermoz, si, par ailleurs, nous n'étions rassurés. Et au Club du Faubourg, M. Georges Pioch a fort justement conclu le premier débat (le second, sur l'invasion des théâtres par les compositeurs étrangers, n'a pas encore eu lieu à l'heure où j'écris) en exprimant ce souhait que l'orage déchainé à propos de *Silbersee* purifie l'atmosphère et rende aux concerts symphoniques une dignité qu'ils sont en train de perdre.

Car cet incident n'est qu'un des symptômes d'un mal profond. Ceux qui me font l'honneur de suivre ces chroniques n'en ignorent point les causes. Quelques jours avant l'affaire de la salle Pleyel, il y avait une « affaire Wolff » à la salle Gaveau. Albert Wolff, en effet, comme l'an dernier Rhené-Bâton aux Concerts Padeloup, a dû donner sa démission de Président de l'Association des Concerts Lamoureux. Les choses se sont replâtrées plus ou moins solidement, mais une cause de discorde demeure, et c'est toujours la même, ici comme ailleurs. M. Robert Dézarnaux la définissait très justement dans *La Liberté* :

Une partie de l'orchestre Lamoureux s'est insurgée contre son président parce qu'il vise haut... Ces musiciens ont-ils oublié l'éclat que, depuis cinq ans, leur chef a donné à leur association? La formidable besogne qu'il leur a imposée, pour notre émerveillement, et dont jusqu'ici, ils avaient été les ouvriers dévoués, admirables?... Si le sentiment de leur ingratitude ne les trouble pas, qu'ils songent à la surprise que vont éprouver leurs amis; et à notre déception, et à notre mélancolie!... La politique d'Albert Wolff, politique *jeune* et *française*, est, qu'ils s'en persuadent bien, celle qui légitime le mieux les encouragements officiels et les sacrifices des contribuables...

Eh! oui. Les comités de nos associations ont une déplorable tendance à croire qu'en faisant suivre un festival Wagner d'un festival Beethoven, tout va pour le mieux. Cette politique du moindre effort est la pire. Il est vain aussi de compter sur les subventions (officielles ou déguisées), sur les riches compositeurs amateurs désireux d'écouter leurs ouvrages, sur les virtuoses exotiques voulant, à tout prix, jouer à Paris. Dans son numéro du 1^{er} décembre, le *Guide du Concert* publiait une lettre d'un groupe de lecteurs qui disaient : « A quoi bon aller au concert? Les programmes ne varient pas, et par là même finissent par blaser les mélomanes les plus persévérants. » Il faut crier casse-cou, en espérant que les musiciens des comités ne sont pas sourds et qu'ils entendront...

Non, la vraie politique est bien celle d'Albert Wolff (et de ses confrères qui luttent de leur meilleure volonté à la tête des orchestres, mais qui ne sont malheureusement pas écoutés). Elle ne peut, hélas! donner ses fruits instantanément, miraculeusement, et cela parce qu'il est bien tard pour agir. Il faut rendre aux concerts leur intérêt et sauvegarder leur dignité; il faut que les « premières auditions » (qui légitiment les subventions) ne servent pas de prétexte à jouer des œuvres trop médiocres et, surtout, à empêcher les deuxièmes et les troisièmes auditions des ouvrages qui ont victorieusement subi la première épreuve de l'audition publique. Il faut que cesse ce bannissement des « compositeurs maudits » dont je parlais dans une précédente chronique. Pourquoi, par exemple, l'anniversaire de Vincent d'Indy a-t-il été si parfaitement oublié (sauf à l'O. S. P. et à Colonne) ?

Et c'est pourquoi il faut souhaiter que l'orage de la salle Pleyel ait immédiatement un effet salutaire, car si ces effets tardent à se faire sentir, ce n'est plus un orage qu'il faudra redouter, mais une tempête qui risque de tout détruire, de tout emporter.

§

Ce n'est pas une raison pour omettre ce qui reste consolant dans notre vie musicale. Et je veux au moins signaler (faut de place pour en dire davantage) le très grand succès obtenu par l'orchestre de chambre des Amis des Artistes, sous la direction de **M. Frederik Goldbeck**, à la salle de l'Ecole Normale. Dans les ouvrages classiques de Bach (*Concerto* à trois pianos, avec Mlle Marie André, Marthe Morhange et Nadine Desouches), de Vivaldi (avec le violoncelle solo de M. Jacques Serres, merveilleusement expressif), de Schubert, et puis dans les ouvrages modernes, M. Goldbeck s'est révélé chef d'orchestre excellent. Lui-même est l'auteur de l'orchestration de la délicieuse *Fughetta*, primitivement écrite pour l'orgue par M. Albert Roussel, une œuvre simplement exquise révélée à ce concert. Et il a conduit aussi avec une belle autorité et une grande souplesse le très beau *Choral sur le nom de Fauré*, de M. Charles Kœchlin, dont la version orchestrale était donnée en première audition.

Je veux signaler aussi l'intelligente activité du **Quatuor Calvet**, qui a obtenu de l'administration de la radiodiffusion l'autorisation de donner des séances de Quatuor dans tous les postes du réseau d'Etat français. Voici beaucoup de joie en perspective pour les amateurs de bonne musique qui pourront entendre ainsi des chefs-d'œuvre de Debussy, Ravel, Franck, d'Indy, Roussel, de Guy Ropartz. L'administration mérite elle aussi des félicitations pour avoir compris et encouragé l'initiative des artistes du Quatuor Calvet.

Et de même encore, **M. Gil Marchex**, pour ses trois conférences-concerts sur *la musique de danse*, conférences fort instructives et spirituelles et concerts dont les programmes furent choisis par un musicien dont l'érudition ni le goût ne sont jamais en défaut.

RENÉ DUMESNIL.